

COLLOQUE INTERNATIONAL. Une ONG carcassonnaise rentre du Sénégal, riche de l'installation de chantiers à venir.

« Pour que vive la Terre, cultivons ensemble les graines de l'autonomie »

Lorsque l'on s'implique dans ce type de projet, les conséquences pratiques, matérielles, font qu'indéniablement, ceux qui en bénéficient en vivent mieux. Mais surtout, ce qui nous a beaucoup touchés, c'est de constater qu'à travers cette façon de s'organiser, nous sommes heureux d'être ensemble. En plus de ce "mieux matériel" apparaît une joie de vivre. C'est un sentiment aussi fort qu'indéniable ».

Le documentariste François Verlet qui s'exprime ainsi est installé à Verdun-en-Lauragais. Il rentre du Sénégal, plus précisément de la région de Casamance. Accompagnant l'ONG Gandhi International, il a suivi de près l'échange entre cette organisation non gouvernementale basée à Carcassonne, et l'association Sénégalaise, Génération Non Violente. Objectif de la rencontre, se pencher sur le thème intitulé « Pour que vive la Terre, cultivons ensemble les graines de l'autonomie ».

« Ce que nous retenons c'est que ces gens pauvres sont également solidaires »

Le but est de rassembler des participants et intervenants occidentaux et africains, afin d'échanger les savoirs. L'ONG précise : « L'échange avec les populations locales permettra, autour de l'idée d'une autonomie agricole, artisanale et artistique, de fidéliser les hommes sur leur terre et d'organiser une transition globale face à une économie mondialisée, souvent défavorable à l'épanouissement des populations ». « Fidéliser les hommes sur leur terre », ou faire en sorte que les êtres humains n'aient plus à être arrachés de celle-ci pour se nourrir.

Louis Campana est le fondateur de l'ONG Gandhi International. « Il est scandaleux que des quantités de jeunes subsahariens viennent mourir sur les côtes libyennes, souligne-t-il. Ceci parce que la guerre, parce que le climat et, en raison d'un choix économique. Sur ce dernier point, l'on constate l'emprise de groupes très puissants qui occupent des centaines de milliers d'hectares de terre. Cela pour créer des produits de mauvaise qualité. Ou, pour semer de l'agrocultivants... ».

La région de la Casamance réunissant à elle seule les trois problématiques (plus de 30 ans de guerre civile, climat peu favorable, faillite économique), l'ONG Carcassonnaise et Génération Non Violente ont souhaité créer cet échange, associant deux expériences altermondialistes.

Du 15 au 18 février, 60 personnes issues d'Afrique et d'Europe, ont réfléchi à l'apport de solutions sur l'agroécologie, sur les exodes et les migrations, sur la gestion du foncier, sur la transmission des savoirs et, sur leurs acquisitions en vue de l'autonomisation.

A l'issue de ce colloque de quatre jours, trois chantiers sont en cours, avance Gandhi International. La formation à l'agroécologie en Casamance, la recherche de financements Européens et territoriaux pour soutenir des projets déjà existant dans cette région, plus la tentative de mise en place de la « méthode Sarvodaya » (lire en encadré) en Casamance. « Ce que nous retenons également de notre rencontre, relève François Verlet, c'est que ces gens extrêmement pauvres, sont également extrêmement solidaires. Comme une leçon de vie. Majoritairement, ce sont les femmes qui restent les moteurs de cet avenir, en train de se dessiner ».

Pierre Meunier



▶ Ce jardin collectif, implanté en Casamance, permet de mutualiser savoirs, matériels et compétences.

Sarvodaya : cinq ans pour la mise en place de la structure

Sarvodaya ou « croissance universelle », ou « progrès pour tous ».

Louis Campana, adepte de cette inspiration Gandhienne souhaitant « l'éveil de tous par le travail partagé », a pour ambition d'influencer les communautés locales de Casamance par la méthodologie Sarvodaya.

Exemple ? « Dès lors qu'un village souhaite être initié à un "travail Gandhien", l'on demande à ce que tous les

volontaires de ce village réalisent un projet, par exemple un pont, mais ensemble. Autrement dit, l'on crée une communauté. Ensuite l'on regarde quels sont les besoins du village et quelles sont ses compétences.

Par exemple des rizières à renforcer ou la création d'un artisanat inexistant. Se pose alors la question quant à la façon de mettre en place un équilibre économique. C'est à ce moment-là que l'expérience de Sarvodaya va intervenir. Avec ici la création d'une

banque issue des gens du village ».

Illustration avec le financement pour un individu d'une machine à coudre, via cette banque villageoise. Il faudra la rembourser en un an.

Si cela fonctionne, l'on pourra alors prêter d'avantage, mais avec alors des remboursements sur quatre ou cinq ans...

Il serait en général nécessaire de consacrer quatre à cinq années pour la mise en place de la structure.

À l'issue, Sarvodaya se retire, l'autonomie du village étant acquise.

« Lutter pour une agriculture de résistance »

Michel David, éleveur Audois à la retraite appartenant à la Confédération Paysanne était du voyage. Nous l'avons interrogé sur les parallèles existant entre l'agriculture qu'il connaît et celle qu'il a découverte, à l'occasion de son séjour.

Qu'avez-vous appris en vous rendant en Casamance ?

J'ai pu constater que l'Afrique était encore plus pauvre que je ne le pensais, notamment en Casamance. Un habitat par exemple d'un grand dénuement avec, pourtant, des gens qui vous accueillent formidablement. Il y a quatre religions. À mon départ j'ai mangé avec trois femmes ayant chacune la leur. Elles s'entendaient parfaitement... Les femmes portent beaucoup de choses, comme l'agriculture de subsistance.

Quels sont les points communs, s'il y en a, entre les agriculteurs audois et ceux de la région de la Casamance ?

D'un pays à l'autre, il y a une



▶ Échange entre Michel David et ses interlocuteurs, un groupe international africain, sur les parallèles liés aux alternatives agricoles, qui pourraient être réalisés entre les deux continents.

tendance à quitter la campagne pour aller en ville. Et dans les deux continents il existe une lutte pour la mise en place d'une agriculture de résistance, qui s'appuie sur la vente directe. En Casamance, les paysans qui sont également pêcheurs, essayent de prioriser la nourriture locale et la vente directe. J'ai par exemple rencontré une

femme, dont le mari est agriculteur, qui forme les gens à la fabrication de vêtements locaux.

Selon vous, en quoi les paysans français peuvent-ils apporter leur aide à leurs collègues africains ?

Nous avons eu une réflexion à ce sujet, qui est toujours en cours, pour que les blancs

n'apportent pas de « solutions » à la place des Africains. Nous réfléchissons à la façon de faire une coopérative décentralisée. Si nous avons des pistes, nous devons affiner la chose avant de pouvoir la valider. Il ne s'agit pas de changer leur mode de vie mais, avec leur assentiment, de les accompagner pour que celle-ci soit améliorée.

AGRICULTURE

Pourquoi ces terres en friche



▶ Pierre Crespy (représentant l'ONG CCFD, cofinanceur du projet) aux côtés de Louis Campana (au centre) et de François Verlet.

Au cours de son voyage, Louis Campana, fondateur de l'ONG Gandhi International, a constaté qu'il existait de toute part des terres en friche. Il a interrogé à ce sujet plusieurs universitaires sénégalais. Il en ressort « qu'une partie des surfaces appartient à des grandes familles, qui empêchent que celles-ci soient utilisées ». De plus, « l'État récupère les terres pour les mettre à la disposition des grands grou-

pes ».

Louis Campana a également interrogé les « jeunes sur leur envie de faire ».

Selon ses observations, le peu d'attraction des jeunes personnes vis-à-vis des travaux agricoles s'expliquerait par « un manque de formation agricole » et, par « la paresse ».

La paresse ? « Il y a une colonisation de l'imaginaire mondial. Autrement dit, il est devenu cool de faire du commerce et donc, de l'argent facile... ».